

>>> L'édition d'ouvrages pour les petits au Bénin et en Côte-d'Ivoire

Deux éditeurs d'Afrique de l'Ouest - Ruisseaux d'Afrique au Bénin et Les Nouvelles Éditions Ivoiriennes-NEI en Côte-d'Ivoire - ont particulièrement développé des collections ou une production significative pour la petite enfance. Nous avons demandé à Béatrice Gbado directrice de Ruisseaux d'Afrique et à Guy Lambin directeur des NEI, de nous en dire plus sur leur production en direction des plus jeunes.

Cécile Lebon et Marie Laurentin : Béatrice Gbado, Guy Lambin, comment construisez-vous votre catalogue pour la jeunesse ? Qu'est-ce qui vous amène à publier tel ou tel titre, quel est le déclic ? Avez-vous une politique d'auteur ?

Béatrice Gbado : Ruisseaux d'Afrique est un éditeur jeunesse. Aujourd'hui, près de 90% de notre catalogue s'adresse aux enfants et aux jeunes. Pourquoi ce choix ? En tant qu'éducatrice, j'ai réalisé que les enfants et les jeunes de chez nous, faisaient la plupart de leurs apprentissages avec des œuvres littéraires, des activités et des exercices qui décrivaient des environnements humains et matériels étrangers à leurs milieux d'origine. Un handicap supplémentaire par rapport à celui de la langue d'apprentissage qui n'est pas leur langue maternelle. De plus, jusqu'en 1995, pour le plaisir de lire, la plupart de nos bibliothèques offraient aux enfants, des livres venant d'autres pays. C'est de 0 à 7 ans que se posent les bases de la construction d'une personne. La qualité de l'environnement humain de l'enfant et les diverses activités qu'il mène, le conduisent à se découvrir, à s'éveiller au monde, à prendre ses repères, à bâtir ses rêves. Nous sommes dans les fondations. Jadis, l'enfant africain scolarisé se construisait ainsi dans un décor culturel et pédagogique de fraises et de raisins, de loups et de renards, de sapins et de champs de blé, avec les comptines et les héros d'ailleurs. Or, le but final est que le jeune adulte issu de cette éducation-là s'insère dans la société africaine et collabore au développement du continent ; c'est-à-dire dans un univers de mangue et de canne à sucre, de lions et de léopards, de baobabs et de champs de mil, avec les rythmes et les mélodies, avec les héros d'ici. Il y avait là un grand paradoxe, car on ne peut aimer que ce que l'on connaît, on ne peut chercher à promouvoir et à développer que ce que l'on aime. Certes, toute œuvre de l'esprit porte des valeurs universelles, mais les matériaux qui les incarnent sont aussi significatifs de la culture.

Ma plus grande motivation était de transmettre cette substance culturelle béninoise aux petits, un réflexe de "gardienne de la tradition" ; cette substance béninoise, africaine, que les générations d'adultes d'aujourd'hui ont reçue ou reçoivent encore des sages d'hier. Ce livre porte-t-il les couleurs de l'Afrique ? S'enracine-t-il dans un vécu africain actuel ou raconte-t-il simplement une histoire, un conte, une légende africaine ? Cette histoire parle-t-elle aux enfants du monde ? Ouvre-t-elle son lecteur aux autres ? Ce sont ces questions-là que je me pose lorsque je choisis de publier un livre.

Guy Lambin : Nous avons en effet une politique d'auteur. J'en veux pour preuve la fidélité toute réciproque qui nous lie, en particulier, à Véronique Tadjou, Fatou Keïta, Annick Assémian, Fatou Ndiaye Sow, Georges Bada et son équipe. Leurs manuscrits ont toujours été accueillis aux NEI et publiés avec la volonté réciproque d'optimiser la présentation et de leur donner l'audience la plus forte.

Nous avons également ces dix dernières années "lancé" de jeunes auteurs et illustrateurs qui n'avaient jamais été publiés. Fatou Keïta en est le meilleur exemple mais bien d'autres aussi qu'il serait trop long de citer. On peut en répertorier plus d'une vingtaine sur notre catalogue. Le déclic dont vous parlez, qui, pour chacun d'entre eux, nous permet de décider de financer leurs œuvres est d'origines multiples. On peut citer l'originalité de l'histoire, la qualité de l'écriture (écriture que nous remanions parfois avec l'accord de l'auteur si besoin est), l'esthétique du graphisme et son adéquation avec le texte... et peut être, in fine, la qualité du dialogue qui s'instaure entre l'auteur et son éditeur.

C. L. et M. L. : Quel est le premier livre pour les petits que vous ayez publié ? Quand l'avez-vous édité et quel en était le sujet ? Comment le projet de cette publication est-il né ?

B. G. : Le tout premier titre que nous avons publié, c'était en 1992 et il s'agissait de *La mère et l'enfant*. À la fois imagier et cahier de coloriage, il mettait en valeur la relation mère-enfant en Afrique, des images d'enfants et de mamans dans leur quotidien. À travers ce livre que j'ai moi-même conçu, je voulais montrer une autre Afrique, loin du pessimisme porté sur le continent noir. J'ai soumis une maquette au concours ACCT¹ pour la littérature jeunesse. Le jury, sans l'avoir sélectionné, a fortement recommandé que l'ouvrage soit publié localement.

G. L. : Je dois préciser que la nouvelle société NEI reprenait en 1992, au moment de sa création, un certain nombre de titres du catalogue des NEA² dont Jeanne de Cavally était l'auteur phare. Les deux premiers livres publiés avec le

1 Ancien nom de l'Agence Intergouvernementale de la Francophonie (AIF).

2 Nouvelles Éditions Africaines.

copyright NEI furent en 1993 *Mamy Wata et le monstre* et *Le Seigneur de la danse* écrits et illustrés par Véronique Tadjou. La qualité de l'auteur-illustratrice nous a permis de démarrer un catalogue qui comporte aujourd'hui plus de soixante titres. À l'époque, Véronique était convaincue, alors qu'elle était publiée en Angleterre, qu'il était nécessaire qu'un auteur de son rang soit édité dans son propre pays.

C. L. et M. L. : Vous, Béatrice Gbado, qui justement n'avez pu bénéficier à la naissance de votre maison d'édition d'une "écurie" d'auteurs, comment se sont passés vos débuts, comment avez-vous construit votre catalogue ?

B. G. : En fait, au départ, il nous a été difficile de trouver des auteurs et/ou des illustrateurs, la littérature jeunesse étant considérée par la plupart des auteurs confirmés de chez nous comme une sous-littérature. En outre, notre pays n'a pas d'école de Beaux-arts et porte encore les séquelles de dix-sept années de marxisme. Nous nous sommes alors tournés vers des personnes autodidactes (jeunes déscolarisés mais doués pour la peinture, femmes jeunes écrivains ou écrivains en herbe) qui y croyaient. Avec eux, nous avons suivi plusieurs ateliers de formation : écriture, réécriture, et / ou d'illustration... Ainsi sont nées nos collections ; notamment la collection "Le serin" pour enfants de 2 à 5 ans, qui nous a valu en mai 2002 le prix Alioune Diop de l'AIF pour la promotion de l'édition en Afrique.

C. L. et M. L. : En général, comment les projets vous arrivent-ils ? Passez-vous des commandes ?

B. G. : Plusieurs cas se présentent : de plus en plus de manuscrits, dix à vingt par an selon les années, écrits par des auteurs non publiés, nous arrivent par la poste, par internet, ou sont déposés directement au siège. D'autres proviennent d'ateliers de formation ; nous les publions après un travail éditorial. Enfin, nous pouvons également passer des commandes ou collecter des textes en vue de la création ou du renforcement d'une collection.

G. L. : La plupart du temps, les projets nous arrivent spontanément. Nous recevons de très nombreux manuscrits qui sont examinés par nos lecteurs puis sélectionnés en vue d'être édités. L'aspect financier est important dans notre décision qui doit tenir compte de nos capacités financières du moment. Il s'agit essentiellement de textes qu'il nous appartient ensuite d'harmoniser avec des illustrations. S'agissant des nos auteurs "vedettes", il nous arrive effectivement de leur demander d'écrire sur tel ou tel sujet en fonction de l'évolution des thèmes de société. Par ailleurs, il est vrai que la notoriété de l'auteur est un paramètre essentiel pour décider d'une publication.

C. L. et M. L. : Les ateliers-illustration/écriture organisés dans différents pays d'Afrique depuis quelques années ont-ils contribué à l'émergence de ces livres pour les plus jeunes ?

B. G. : Oui, c'est vrai que l'histoire de nos collections est très liée à la tenue d'ateliers d'écriture ou d'illustration. Mais elle tient aussi à une autre expérience que nous avons mise en œuvre depuis 1999 : la "Semaine du livre béninois de jeunesse" durant laquelle les jeunes ont à disposition dans les centres de lecture (40 pour cette septième édition), des livres béninois préachetés pour eux. Lors de la première édition, nous avons simplement constaté que les enfants des classes maternelles n'avaient pas de livres pour eux, d'une part, et que de l'autre, les jeunes des classes de CM s'ennuyaient face aux livres. Nous avons alors lancé un appel à textes et pris l'initiative de les soumettre au démarrage de l'atelier d'illustration de juin 2000. Ce ratissage a finalement donné naissance à la collection "Le serin" et renforcé pour beaucoup la collection "La libellule" qui ne comptait alors qu'un seul titre... La collection "Tanéka" a bénéficié d'un processus analogue.

G. L. : Je reconnais le bien-fondé des ateliers et de toutes les actions de formation et de promotion et leur efficacité quant au développement des livres pour la jeunesse en Afrique. J'en profite d'ailleurs pour remercier chaleureusement La Joie par les livres qui a été le plus souvent à l'origine de ces actions auxquelles nos auteurs et en particulier Georges Bada, Fatou Keïta, Véronique Tadjou, Annick Assémian ont participé comme formateurs.

C. L. et M. L. : Comment voyez-vous la place du livre pour les tout petits à côté de la tradition orale ?

B. G. : Pour nourrir des collections telles que *Lunes enchantées*, nous allons à la source de l'oralité. Ces contes et légendes traduits, adaptés et illustrés font des albums bien appréciés des petits. Il y a du visuel, il y a de la place pour un parent, une personne chère aux yeux de l'enfant, qui veut lire le texte en français, ou le reprendre dans la langue maternelle... On retrouve ainsi l'oralité, avec la proximité et les émotions des clairs de lune. Nous travaillons depuis peu, avec d'autres professionnels à créer des CD à partir de certains de nos albums.

C. L. et M. L. : Vous publiez dans la langue française qui n'est pas, dans la plupart des cas, la langue maternelle des jeunes lecteurs. Vous posez-vous la question de l'édition en langues nationales ?

B. G. : Nous avons conscience de la limite que nous impose l'édition en langue française mais en même temps, au

Bénin qui a six millions d'habitants et vingt-deux langues locales dont six dominantes, le français demeure la langue fédératrice. Nous avons lancé plusieurs projets de traduction de nos albums en langues nationales de sorte à les mettre à disposition des adultes alphabétisés dans les centres communaux de lecture. Ces livres pourraient être bilingues et intéresser à la fois l'enfant et le parent alphabétisé. Mais les budgets sont lourds et notre État n'est pas encore prêt. Sur deux ans, nous avons traduit nos imagiers-coloriages en des langues maternelles béninoises. Ce fut bien accueilli. Et du fait qu'ils ont été adoptés par des écoles des sous-régions, nous avons reçu des requêtes pour les traduire en langues nationales togolaises... Néanmoins, nous avons, dans la branche "prestations de services" de nos activités, une production en langues nationales, avec des ONG. Il s'agit essentiellement de vulgarisation de textes fondamentaux sur le droit, la santé ou la décentralisation.

G. L. : Nous essayons de favoriser les traductions des œuvres que nous publions en français vers les grandes langues de communication telles que l'anglais, l'espagnol, éventuellement l'allemand, par des ventes de droits de traduction à des confrères éditeurs dans les langues étrangères citées. Nous ne négligeons pas l'aspect "langues nationales" mais nous nous heurtons à l'absence de marché pour envisager de développer et pré-financer des produits adaptés. Dans ce domaine, nous pensons que seuls les institutionnels peuvent favoriser la production des livres de jeunesse dans les langues vernaculaires en assurant le financement.

C. L. et M. L. : Travaillez-vous en lien avec des structures qui œuvrent dans le domaine de la petite enfance ? Les albums sont-ils présents dans les crèches, les écoles... ?

B. G. : Localement, nous collaborons avec des bibliothèques, des centres de lecture, des centres et espaces culturels, des écoles maternelles, des hôtels, toutes les institutions qui, dans leur fonctionnement, accueillent le livre à un moment ou à un autre : fêtes de fin d'année à l'école (distribution de prix), fête de Noël et du nouvel an, séminaires de formation, ateliers... Ce réseau local favorise pour une grande part nos ventes directes.

G. L. : Le développement des réseaux de lecture publique (bibliothèques, ONG, écoles...) est nécessaire pour atteindre l'immense majorité des enfants concernés et les amener à prendre l'habitude de "consommer de la lecture" dès leur plus jeune âge. Il faut souligner également que le fait de ne pas acheter un livre illustré est souvent conditionné par l'absence "d'habitudes de lecture" et pas uniquement par l'absence de moyens matériels. C'est également vrai dans les sociétés du Nord. Je connais certains éditeurs français en particulier qui seraient parfois heureux d'atteindre le niveau de nos meilleures ventes.

C. L. et M. L. : Le très beau livre *Le Bain de bébé* inaugure une nouvelle collection de documentaires. Cet album s'adresse aux tout-petits mais peut également servir de manuel de puériculture pour leurs aînés et même les parents. Y a-t-il de votre part une volonté de toucher les parents à travers vos livres, de faire passer un message ?

B. G. : La collection "A la découverte de la vie" veut créer un cadre, un support facilitant à la famille (enfants et parents) la prise de parole autour des questions d'éducation sexuelle. En restaurant les beaux gestes de la mère africaine, les questions qui habitent les enfants et les jeunes, ces livres créent une ambiance détendue. C'est un choix volontaire de faire ce que nous appelons des collections de "livres famille". Particulièrement, ce livre veut ouvrir les parents à une des richesses de notre culture, à un savoir faire ancestral pour lui redonner sa place et sa valeur dans le concert de l'universel.

C. L. et M. L. : L'attention portée à l'enfant, son éducation, évoluent. Vous sentez-vous, en tant qu'éditeurs, touchés par ces changements ?

B. G. : L'attention portée à l'enfant évolue. L'éducation se veut de plus en plus à l'écoute de l'enfant et de ses réalités. Il est maintenant acquis que dans la structuration d'une personne, l'essentiel se joue de 0 à 6-7 ans. On parle, de plus en plus, de droits de l'enfant. Les enfants eux-mêmes s'expriment davantage sur leurs besoins, leurs rêves et leurs capacités. Les nouveaux programmes scolaires s'adaptent à ces changements et abordent très tôt des sujets tabous tels que la sexualité et autres sujets scientifiques, autrefois réservés aux jeunes et aux grands. Ruisseaux d'Afrique en tant qu'éditeur, demeure attentif à ces évolutions et se sent appelée à les accompagner par la production d'albums adaptés ; notre collection "À la découverte de la vie" en est un exemple.

G. L. : On ne peut pas penser qu'aux enfants lecteurs lorsque nous éditons un livre. Les parents restent les prescripteurs et les acheteurs. Les thèmes de société qui sont parfois abordés (le sida chez l'enfant dans *L'Arbre de Lollie*, la tolérance dans *Le Petit garçon bleu*) concernent bien entendu les parents, lesquels, à travers nos livres, informent, éduquent, avertissent, font passer des messages à leurs enfants qu'ils n'auraient peut-être ni la patience, ni la pédagogie, ni parfois le courage de leur transmettre sans les supports que nous leur proposons.